



# À la poursuite du nouvel Harry Potter

**BARRY CUNNINGHAM**

Il fut le premier à publier les aventures du petit sorcier pour l'éditeur anglais Bloomsbury. L'histoire terminée, il s'est mis en quête d'un successeur et pense l'avoir trouvé.

ON A beau avoir contribué à l'un des plus gros succès littéraires des dix dernières années et avoir fait, par-là même, entrer en Bourse une ex-petite maison d'édition (Bloomsbury), on peut garder la tête froide et un humour qui ne déparerait pas dans une cour de récréation. Barry Cunningham a donc choisi de baptiser sa propre maison d'édition Chicken House, soit la « Maison du Poulet », idéalement implantée dans le vert Somerset. Pour simplifier et permettre à ses interlocuteurs de le situer, l'homme a tout de même gardé l'habitude d'être présenté comme l'Anglais qui édita J. K. Rowling. L'histoire dit qu'il fut le tout premier à succomber aux aventures d'un enfant doté de pouvoirs magiques dans un pensionnat d'un autre temps, et qu'il n'hésita pas, à l'heure des consoles de jeux et de la télévision, à publier les 600 pages serrées du roman. La suite est connue.

Aujourd'hui, lorsque Barry Cunningham, le patron de Chicken House, fait la tournée des capitales mondiales pour présenter *Tunnels*, son nouveau bébé, gros roman, grand format pour jeunes lecteurs à partir de dix ans, le journaliste, de nature suspicieuse, se demande si l'homme en face de lui ne profite pas un peu de cette carte de visite « potterienne ». Celui-ci ne s'en offusque pas. Il revient de loin, d'il y a dix ans à peine, d'un temps où la littérature pour la jeunesse était juste considérée comme un prolongement de l'éducation, enjeu louable certes, mais peu disputé. « Lorsque les gens disent que Tun-

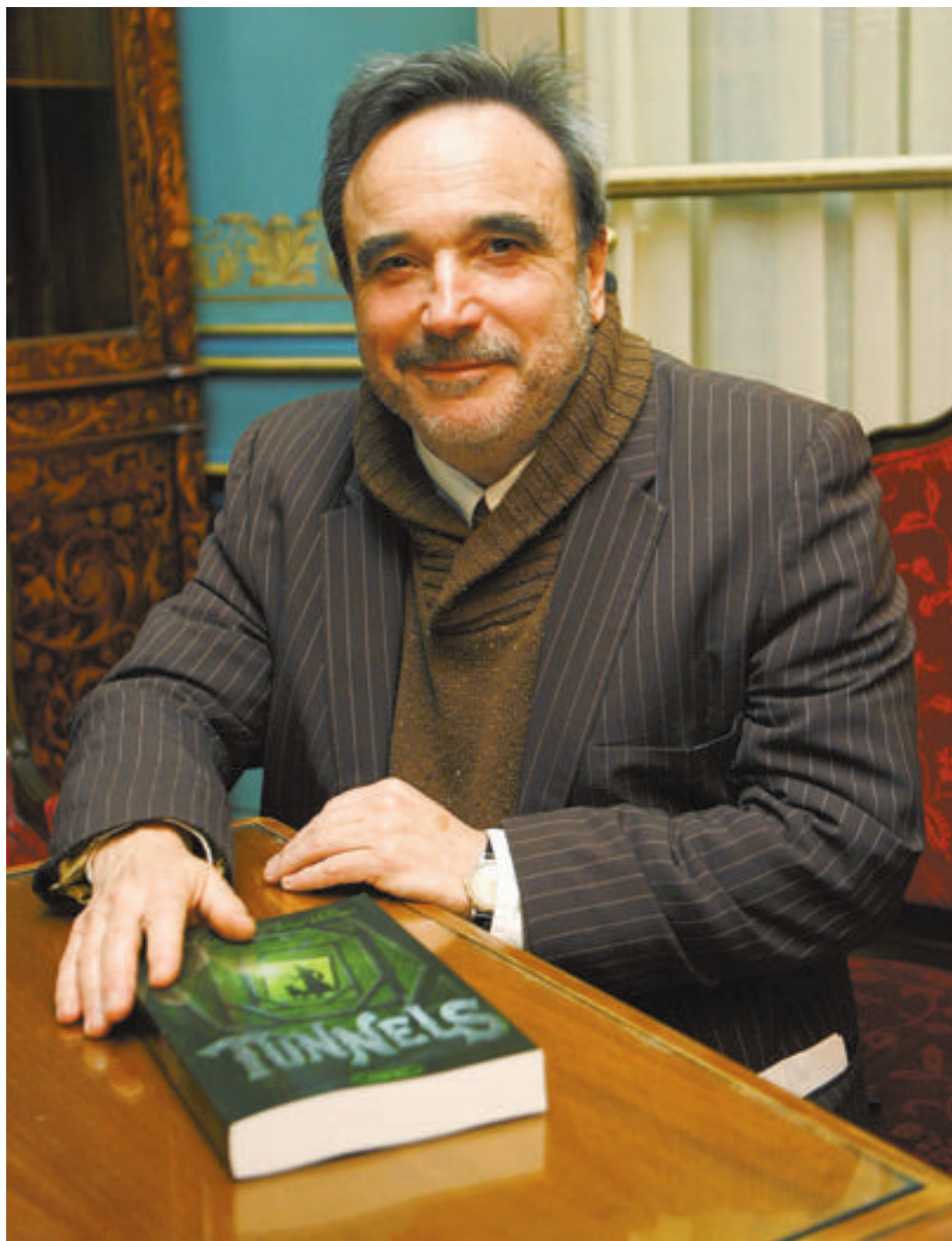
nels est le nouveau Harry Potter, cela veut juste dire que c'est un bon livre. On manque encore cruellement de vocabulaire pour qualifier un livre pour la jeunesse. »

Décontracté, Barry Cunningham sirote de l'eau plate dans les salons de l'hôtel Raphaël à Paris. Baskets aux pieds, veste à rayures de gentleman en accord avec les boiseries du lieu, il argumente : « Je n'ai jamais vu un ouvrage dont le succès venait aussi rapidement. Il est publié dans trente-huit pays et il est dans le peloton de tête des listes des meilleures ventes en Angleterre, aux États-Unis, au Japon. Hollywood en a immédiatement racheté les droits. »

**Deux gamins fous d'archéologie**

Le livre met en scène deux jeunes Londoniens, passionnés de fouilles, qui, au détour d'un sous-terrain, découvrent une inhospitalière civilisation enfouie. Si l'intrigue prend un peu de temps à s'installer, l'étrangeté des héros accapare vite le lecteur. Le suspense se met alors en place, riche en rebondissements. Il faut bien reconnaître que *Tunnels* (1) est efficace jusqu'à la dernière ligne, quoique un peu vert pour supporter la comparaison avec la saga des *Harry Potter*. Mais Barry Cunningham a retenu la leçon.

Les auteurs sont quant à eux ravis. Roderick Gordon et Brian Williams, deux parfaits inconnus, ont récolté une avance de 500 000 livres pour leur œuvre. On s'étonne de leur absence en tournée de promotion. Barry Cunningham sourit : « Je leur ai interdit de venir. Ils mettent la dernière main au second tome qui doit paraître en mai en Angleterre. » C'est donc lui qui se charge de parler pour eux. Ou plutôt de lui à travers ce nouveau livre. Il se souvient du petit garçon qu'il était, fasciné par l'archéologie au point de déterrer dans le jardin familial



Barry Cunningham fut d'abord un homme du marketing, faisant ses classes chez Penguin Books où il travailla aux côtés de Roald Dahl. Photographie par Le Parisien/Humberto de Oliveira

des os d'animaux et de vieux tessons pour en faire son musée personnel. « Quel enfant, il n'a pas imaginé trouver un trésor ? Les auteurs ont eu la capacité de retrouver leurs émotions de jeunesse et de les retranscrire. C'est ce qui fait que le livre plaît. Roald Dahl était ainsi. Ce n'était pas un enfant heureux. Il a écrit des histoires dans lesquelles il apprend qu'il faut se méfier des adultes qui ne sont jamais du bon côté, des professeurs qui ne sont jamais vos amis et même des parents qui ne sont pas nécessairement les meilleurs. Les enfants comprennent ce genre de message lorsqu'il est écrit sincèrement. »

Son image de découvreur de talent est intimement liée à son sens avéré des affaires, car Barry Cunningham fut d'abord un homme du marketing, faisant ses classes chez Penguin Books où il travailla aux côtés de Roald Dahl. « À ses côtés, j'ai acquis la conviction qu'il y avait un fossé entre ce que les enfants aimaient lire et ce que les parents voulaient qu'ils lisent. » Il a donc créé Chicken House en 2000, s'installant à l'écart de Londres pour mieux profiter de ses six enfants et de son chien. Il a fait de la lecture un devoir civique « Si vous saviez le nombre de manuscrits que je reçois. À chaque sortie, dans chaque dîner, on me glisse invariablement sous le bras une enveloppe marron. J'ai parfois l'impression d'être un docteur louche. » Même le *Times* s'y est mis en lançant un concours de manuscrits originaux sous son égide. La gagnante est, elle aussi, une inconnue. La succession est désormais bien ouverte au royaume des plumes pour enfants.

FRANÇOISE DARGENT

(1) de Roderick Gordon et Brian Williams. Traduit de l'anglais par A. Regnaud, Michel Lafon, 440 p., 15 €.



Pour mieux être en résonance avec Cendrars, Gisèle Bienne s'est rendue à l'endroit où il fut blessé par une balle de mitrailleuse. Keystone-France

## La main amie de Cendrars

**GISÈLE BIENNE**

Dans une monographie admirative, l'essayiste retourne sur les lieux de désolation où le poète fut blessé.

« C'EST un soleil qui a besoin d'une énorme nourriture pour s'embraser et monter au zénith », estime Gisèle Bienne à propos de Blaise Cendrars dans l'exercice d'admiration qu'elle lui consacre. L'essayiste se souvient qu'à vingt ans, *La Prose du Transsibérien* la transporta en Russie alors qu'elle s'ennuyait à Nancy. A partir de cette lecture, elle ne cessa plus de lire l'œuvre de celui qui répondit à Pierre Lazareff, curieux de

savoir si son ami avait vraiment pris ce train : « Qu'est ce que ça peut te faire puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! » A la recherche du fantôme de l'écrivain, la lectrice décida de retrouver l'endroit exact où Cendrars perdit sa « main amie » lors de l'attaque du mardi 28 septembre 1915. Direction les portes de l'Argonne, là où des millions d'hommes sont tombés au champ d'honneur. Au volant de sa voiture, elle se rendit vite compte qu'elle roulait en fait sur les corps sans sépulture.

Blaise Cendrars est omniprésent dans cet ouvrage qui n'est pourtant pas de lui. Aucune monographie n'avait à ce point restitué sa présence incandescente.

Le Suisse Frédéric Sausser alias Blaise Cendrars ne tira-t-il pas son pseudonyme des mots braise et cendre ? Pour mieux être en résonance avec le légionnaire, Gisèle Bienne avait besoin de retrouver l'emplacement de l'ancienne ferme de Navarin, près de Reims, qui vit le poète recevoir une balle de mitrailleuse allemande au bras droit pendant qu'il courait. Quatre jours auparavant, la grande offensive de Champagne, à l'initiative de Joffre, coûta la vie à cent quarante milles personnes.

**Amputé en février 1916**

Dans le feu de l'action, Cendrars ne voulut pas quitter ses amis

malgré sa grave blessure. Au milieu des estropiés, on le conduisit à l'évêché de Sainte-Croix transformé en hôpital pour l'amputer de la main droite. On fit boire du cognac au rescapé de l'escouade afin de lui éviter le coma. Mal soigné, il subit l'amputation de l'avant-bras, au-dessus du coude, en février 1916. Refusant la prothèse, il abandonna le bras artificiel à la consigne d'une gare. Dans sa retraite d'Aix-en-Provence ou de Villefranche-sur-Mer, le nouveau gaucher réapprit à écrire et à taper sur sa Remington sans perdre sa verve.

Grillant cigarette sur cigarette, l'auteur de *L'Homme fou-*

*droyé* n'oublia jamais son camarade de tranchée, Van Lees, qu'un obus projeta dans les airs pour ne restituer que son pantalon vide. La memorialiste Gisèle Bienne semble avoir connu ce sergent qu'elle sauve de l'oubli, évoquant aussi de manière très émouvante Apollinaire, André Masson et Yves Gibeau. Ce tombeau littéraire à la gloire de Cendrars ranime la flamme de tous les soldats inconnus.

BERNARD MORLINO

**La Ferme de Navarin**

de Gisèle Bienne  
Gallimard, 130 p., 14,50 €.

## Les fleurs flapies

LE PLAISIR DES MOTS

par Claude Duneton

UNE AMIE m'a raconté une toute petite anecdote qui m'a paru digne de réflexion. Isabelle D. vit depuis une quarantaine d'années au Danemark où elle s'est pleinement intégrée. Elle se trouvait de passage à Paris, lorsqu'avisant des fleurs qui baissaient le nez dans la boutique d'un fleuriste elle dit au vendeur : « Dites-donc, elles sont un peu flapies ces anémones ! »... L'homme, la cinquantaine, parut étonné, non par l'aspect des fleurs mais par le mot. « Ah ! flapie ! s'écria-t-il, il y a si longtemps que je n'ai pas entendu ce mot-là ! »

Je dois avouer que moi non plus je ne l'avais pas entendu, ni utilisé, depuis fort longtemps... Un mot pourtant si expressif qui porte la fatigue en lui ! Mon père, qui avait fait la guerre de 1914, et qui était sujet à des fatigues soudaines, le disait tellement souvent ! « Ah ! je suis flapie ! » Cela voulait dire, traduit dans le langage relâché de nos jours : « Je suis crevé, j'ai un coup de barre, je suis flagada »...

« Flapi » était au XX<sup>e</sup> siècle – dans sa première moitié – d'une aussi grande fréquence que

les coups de pompes eux-mêmes. Par exemple, en été, lorsqu'il fait lourd en fin de journée, on se sent « flapi »... On le dira après une longue promenade de cette lassitude du corps qui fait s'étendre dans un fauteuil ; à cela près que le promeneur d'à présent, moulé dans ses vêtements de marque rayés, dira plus spontanément : « Je suis vidé », image mécanique. Sauf que dans ce dernier cas on disait plutôt, naguère : « Je suis vanné », un autre déterminant qui ne semble pas avoir grand commerce par les temps qui courent, du moins au sein des jeunes générations.

« Vanné » veut dire « accablé de fatigue » ; ce sens lui est venu (au XVIII<sup>e</sup> s.) du sens de « tourmenté », probablement par similitude avec les grains de blé secoués dans un van pour être séparés de la balle et de la poussière. Cependant ce cheminement distingue « vanné » de « flapi », ce dernier exprimant avant tout, au contraire, une lassitude *sui generis*, une fatigue interne, si l'on peut dire, celle qui survient dans le corps sans qu'on ait fourni un effort particulier – l'exemple de l'orage proche qui rend

languide est le plus juste : « Je n'ai rien fait de tout le jour, pourtant je me sens flapi »...

Le paradoxe est qu'au moment où des milliers, voire des millions de gens, éprouvent une perte d'énergie due à diverses causes qui vont de la dépression nerveuse au chômage chronique, le mot qui décrirait le mieux leur fatigue a pratiquement disparu de l'usage. La surprise d'Isabelle est typique des personnes qui ont longtemps résidé à l'étranger et n'ont pas pris garde que leur vocabulaire « ordinaire » avait régressé en leur absence. La langue en marche abandonne ici et là, certains de ses composants pour les remplacer par d'autres, généralement hyperboliques, plus frappants et même plus violents. Or ce phénomène d'abandon, habituel aux langues vivantes instables, s'est accéléré notablement au cours du dernier demi-siècle. Cela parce que tout s'accélère, sans doute, mais aussi à cause des transformations de nos sociétés plus radicales que nous n'en avons conscience. Je veux parler de la transmission du langage d'une génération à la suivante.

Autrefois le langage se transmettait d'abord oralement au sein de la famille. La famille ancienne connaissait la cohabitation étroite, non seulement des enfants et des parents, mais souvent des grands-parents, avec oncles et tantes dans la proximité. Cette famille-là, quelle qu'elle fût, constituait le centre d'éducation de l'enfant, le seul jusqu'à cinq, six ans, l'âge de l'école. C'est l'ensemble du langage d'un groupe social qui était transmis à la génération suivante, d'autant plus que la référence se situait du côté des « vieux », avec la sagesse... De nos jours c'est à peine si un bambin au-dessous de six ans habite « avec » ses parents. C'est à peine s'il sait où il habite, du reste, entre la crèche, suivie de l'école enfantine à deux ans ; ses centres de référence se sont déplacés, quand ils ne se dissolvent pas dans « l'air du temps ». L'abus général de télévision, cet ogre moderne gobeur de pensée enfantine, finit de déphaser les jeunes êtres en formation.

Cela explique que les pauvres fleurs vieillissantes ne soient plus « flapies » dans leur vase, mais plus grossièrement « foutues ».